

Mission de recherche auprès de l'ONAREST - ISH n° 261 - 1979

"CITADINITE" ET "RURALITE"
DES POPULATIONS URBAINES AU CAMEROUN

Note sur les caractères spécifiques de la population
des villes selon le recensement de 1976

Yves MARGUERAT
Géographe de l'ORSTOM

Yaoundé - Septembre 1979

On se pose souvent le problème d'une définition chiffrée de la ville, des critères objectifs qui permettent d'attribuer (ou non) à une agglomération le qualificatif ^{de} "centre urbain". La mesure du phénomène est, on le sait, malaisée : les structures sociales sont à peu près impossibles à quantifier ; les fonctions urbaines les plus spécifiques se présentent avec des formes, des intensités, des significations qui peuvent varier considérablement d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre, d'une période à l'autre. Par contre, les données décrivant statistiquement la population sont un outil d'analyse précieux pour décrire la "citadinité" des unités de peuplement. Nous utiliserons ce néologisme -faute de mot plus adéquat- pour désigner la synthèse des caractères spécifiquement urbains d'une agglomération (1), ce qui définit du même coup son contraire : la "ruralité".

Le recensement général de la population du Cameroun d'avril 1976, le premier dont l'élaboration et l'exploitation ont été vraiment scientifiques, nous donne les moyens de faire cette étude, en analysant cas par cas les caractéristiques des populations urbaines (ou réputées telles).

Sont actuellement disponibles plusieurs volumes de résultats (publiés), à l'échelle nationale et provinciale, et une quantité impressionnantes de "listings" (consultables au Bureau Central du Recensement, à Yaoundé) qui permettent une analyse plus fine. Une trentaine de tableaux décrivent ainsi le pays, en distinguant "population urbaine" et "population rurale". Nous retiendrons en particulier les données concernant les changements de résidence ("tableau 21") et celles décrivant la population active ("tableau 15").

Il existe aussi, pour descendre à un niveau d'observation plus élémentaire, des listes de "zones de dénombrement" (avec des cartes qui permettent d'en contrôler le découpage - dans l'ensemble satisfaisant pour le problème qui nous occupe) - Mais ni les mouvements migratoires, ni les types d'activité

(1) Sans concentration de l'habitat, point de ville.

n'y figurent. On y trouve cependant le nombre des hommes et des femmes, celui des "artisans" et des "salariés", et un volume de "population agricole" (1). Ce sont des données qui - hormis le "sex ratio" - ne sont pas comparables terme à terme avec celles des tableaux thématiques ; mais elles nous permettent tout de même de caractériser plus précisément chacune des unités de peuplement qui prétendent au rang de ville, c'est-à-dire de préciser les limites de validité de cet essai de synthèse.

. Ce que le recensement a qualifié de "ville" n'a pas été conçu de façon parfaitement homogène à travers tout le pays. Certes, tous les chefs-lieux d'arrondissements ont été retenus, quelle que fût leur taille - parfois minime : 700 ou 800 habitants à Zoétélé (Dja-et-Lobo), Ombessa (Mbam), Akwaya (Menchum), 664 à Evodoula (Lékié), 338 à Mbankomo, 255 à Bikok (2)... Tous, sauf un : Bamusso (Ndian), au contact de la presqu'île du Mont Cameroun et du vaste delta mangrovien qui s'étend jusqu'à la frontière nigériane . La liste des "zones de dénombrement" lui attribue pourtant 7 007 habitants (pour l'essentiel groupés, car ses proches environs sont formés de marécages inhabitables), avec seulement 3% de "population agricole" (les parages ne sont pas non plus cultivables) et un rapport de masculinité de 174 hommes pour 100 femmes... Ce sont là les caractéristiques d'une population bien particulière, celle des pêcheurs (essentiellement nigériens) qui exploitent cette région amphibie. Il est curieux que l'on ait considéré comme ville - en lui attribuant 10 800 habitants (3) - le centre administratif d'Isangele, à l'autre extrémité du delta (mais il s'agit en réalité d'un peuplement tout-à-fait dispersé), alors que l'on a refusé ce titre à Bamusso, qui offre, avec son groupement de maisons de bois autour d'actives rues marchandes (car c'est là le centre commercial pour les pêcheries du delta), une physionomie et des fonctions indiscutablement urbaines. Ce sont les petites imperfections inévitables dans l'étude d'un pays aussi vaste, aussi divers, et où certaines zones - tout particulièrement celle-ci - sont d'un accès très difficile.

(1) Celle-ci est parfois, en zone rurale, strictement égale à la population totale. Il s'agit d'une extrapolation à partir de la population active.

(2) Ces deux derniers dans la Méfou, où aucun centre n'atteint même 1 500 habitants, ce qui n'est pas un hasard : le poids de Yaoundé est trop écrasant pour que d'autres cités aient pu naître dans ses environs immédiats.

(3) Dont 7 800 hommes et 3 000 femmes...

Ont aussi été considérés comme "urbains" les chefs-lieux des districts (1) - pas tous encore une fois : Ngorro (Mbam), par exemple, a été éliminé malgré ses 1 006 habitants (ruraux à 75%, il est vrai). La plupart sont d'assez petite taille : 2 000 à 2 500 âmes à Bankim et Mbé (Adamaoua), Mayo Oulo (Bénoué), Logone Birni (Logone-et-Chari), Ketté (Kadéï), 1 600 à Koza (Margui-Wandala), 900 à Diang (Lom-et-Djerem), 700 à Mouanko (Sanaga-Maritime), 540 à Mbang (Kadéï), 407 à Endom (Nyong-et-Mfoumou), 382 à Maan (Ntem), 282 à Dibang (Nyong-et-Kellé)... (2).

Dans les résultats publiés, l'unité territoriale élémentaire est l'arrondissement. Les populations "urbaines" des deux types de chefs-lieux y ont donc été additionnées. Si le chef-lieu de district est important - 7 900 habitants à Garoua Boulay (Lom-et-Djérem), 6 300 à Makénéké (Mbam), 5 800 à Bali (Mezam)... - le total peut en avoir été notablement modifié.

Beaucoup plus gênant encore est le fait que, parfois, ont été de même assimilés aux villes (et codés comme elles) de simples villages, que ne distinguent ni un quelconque rôle administratif, ni les caractéristiques habituelles des centres urbains : les courants migratoires y ont un solde négatif, les activités agricoles y occupent au moins 80% ou 90% de la population...

Certains sont d'une taille considérable : 6 700 habitants à Baré, 5 100 à Loum-Chantier (tous deux dans le Mounjo), 4 300 à Big Babanki (Mezam), 4 200 à Ekoumbe Bondji (Meme), de 3 000 à 4 000 à Ndoungué et Manengolé (Mounjo), Kontcha (Adamaoua), Touboro (Bénoué), Njinikom (3) et Belo (Menchum), Nkwen (Mezam), Ekona Mbenge (Fako), Bekondo (Meme)... On notera que la plupart de ces gros villages sont situés soit dans le Mounjo - où se succèdent à très courte distance de fortes agglomérations peuplées de travailleurs des plantations et de ceux qui vivent de leurs salaires - soit dans le Cameroun anglophone : la tradition coloniale britannique se souciait peu de grouper ses services, laissant de larges responsabilités administratives aux

(1) Au nombre d'une grosse vingtaine. Les districts sont en quelque sorte des arrondissements incomplets, qui en acquièrent progressivement les fonctions, puis le statut.

(2) On décèle ainsi le relatif sous-encadrement administratif du Nord, où départements et arrondissements sont de taille très supérieure à la moyenne, et le relatif sur-encadrement du Sud, où se multiplient les subdivisions minuscules.

(3) Qui a perdu il y a dix ans son rôle de sous-préfecture au profit de Fundong et qui, malgré les activités d'une grosse mission, ne se distingue plus guère des villages avoisinants.

autorités coutumières et abandonnant le gros des encadrements scolaires et médicaux aux missions, qui s'implantaient comme bon leur semblait, d'où une forte dispersion des fonction urbaines, avec des conséquences géographiques originales, bien différentes de la centralisation des régions francophones. En dehors des grandes villes - d'ailleurs de création allemande - le semis urbain des provinces anglophones du Cameroun reste mal hiérarchisé, et les hésitations que nous décelons dans le recensement - en particulier autour de Bamenda et de Kumba, où l'on a ajouté à chacune quatre ou cinq villages, pas toujours importants - sont gênantes, mais non surprenantes.

Cela fait donc quelques trente-neuf villages (même si l'on compte parmi eux seize chefs-lieux de district) - soit 97 000 personnes (4,8% du total de la "population urbaine" recensée) - qui ont été ainsi indûment traités comme des villes.

On peut encore rayer de la liste de celles-ci Fontem (Meme), là encore d'un accès acrobatique, sur la retombée occidentale des plateaux hamiléké. On y a certes recensé 5 900 habitants, mais il leur manque un facteur essentiel de la "citadinité" : la ^{con-}centration. La cartographie du recensement "localise" Fontem sous forme d'une tache ovoïde d'environ 10 km sur 8, autour du lieu où se trouvent le terminus de la route, le marché, le vieux palais du chef, quelques boutiques... mais aucune agglomération, soit une soixantaine de kilomètres carrés pour 6 000 personnes : 100 hab/ km², c'est exactement la densité rurale de cette région très fortement peuplée, et non une marque quelconque d'urbanisation. Mais conservons Fontem dans notre série : nous verrons bien ce qu'en diront nos critères.

Dans neuf autres cas, totalisant 57 000 habitants, l'agglomération qualifiée d'urbaine a davantage de raisons de l'être. Si la proportion de leur population agricole reste forte (et même majoritaire dans six cas), le nombre des hommes y est toujours supérieur (1) à celui des femmes, signe d'une vitalité démographique qui n'est pas celle ces villages. Leur taille est parfois très importante : 11 300 habitants à Nyombé et 12 400 à Penja (dans le Mounjo), mais 57% et 61% de population agricole

(1) Ou au moins égal, dans le cas de Pitoa (aux environs de Garoua), qui a aussi la population non-rurale la plus faible (27%) : c'est en raison de la faible urbanisation de la région que nous n'avons pas renvoyé à la ruralité ce bourg de 5 000 âmes, qui forme un carrefour routier et un centre commercial notable.

empêche d'en faire des villes incontestables. Ce sont de gros bourgs que l'on peut dire "semi-urbains" (ou, si l'on préfère, "semi-ruraux"), typiques de cette région de riche agriculture de plantation, nous en retrouverons plus loin les caractéristiques. D'autres se distinguent du monde villageois par une certaine fonction administrative : Bali (Mezam) et, à un moindre degré, Santchou (Ménoua), chefs-lieux de districts, une fonction commerciale notoire (ce n'est pas le recensement qui l'indique, mais la connaissance du terrain) : Mbonge (Meme), Pitoa (Bénoué), et surtout Babanki Tungo (Mezam) et Mutengene (Fako) - cette dernière vraie petite ville (6 400 hab, 122 H/100 F, 73% de non-agricoles) étant un important centre de services pour les grandes plantations industrielles de la région, ou bien encore un rôle dans le système de transport, comme Bélabo (2 000 âmes, 105 H/100 F, 73% de non-agricoles), terminus provisoire du chemin de fer transcamerounais de 1969 à 1973 et aujourd'hui exutoire ferroviaire de la province de l'Est. On a donc une catégorie de centres que l'on ne peut cataloguer sans hésitations.

Dans certains arrondissements, l'agglomération ajoutée au chef-lieu se trouve notablement plus grosse qu'elle. C'est le cas à Ndikiniméki (Mbam) - 2 700 hab. (1) - que surclasse Makénéne - 6 300 hab. -, chef-lieu de district, mais aux caractères nettement ruraux (95 H/100 F, 90% de population agricole...). Il s'agit en fait de la réunion d'immigrants ruraux, qui glissent depuis le Ndé en suivant la route vers les régions sous-peuplées du pays banen. Les données démographiques de la "population urbaine" de l'arrondissement de Ndikiniméki en sont évidemment tirées anormalement vers le monde rural. Le problème est moins ennuyeux à Tignère (Adamaoua) et à Tcholliré (Bénoué) parce que Kontcha pour la première (3 500 habitants contre 1 900) et Touboro pour la seconde (3 900 hab. face à 3 200) sont à peine moins urbaines qu'elles : les caractères que nous observons n'en seront guère modifiés (2).

(1) Ce chiffre très faible pose problème : les données des recensements administratifs antérieurs ne laissaient pas attendre moins de 4 à 5 000 personnes, et l'on est en droit de se demander si, dans ce cas, il n'y a pas une erreur quelque part.

(2) Proche de Tcholliré, la vieille cité de Rey Bouba, capitale traditionnelle d'un immense sultanat (30 000 km² - mais seulement 67 000 habitants) n'a pas été inscrite comme ville - avec raison, malgré ses 5 000 habitants : son rapport de masculinité (62) est le plus faible que nous ayons jamais enregistré dans cette étude, et sa population est rurale à 70%. Son architecture, son rôle d'organisation des campagnes avoisinantes ont l'allure urbaine, mais ce n'est qu'un héritage.

Par contre, dans l'Est, la situation est différente à Doumé (Haut-Nyong) et à Bétaré Oya (Lom-et-Djérem), l'un et l'autre chefs-lieux d'arrondissement, mais aux caractères médiocrement urbains (tous deux 95 H/100 F pour, respectivement 1 200 et 3 300 hab.), même si ^{son} évêché et sa très petite taille donnent à Doumé un taux de 67% de non-ruraux. Ils se trouvent surclassés le premier par Dimako (3 700 hab., 103 H/100 F, 78% de non-ruraux), centre industriel né d'une grosse exploitation forestière, le second par Garoua Boulay (7 900 hab., 102 H/100 F, 47% de non-ruraux), principal étape routière sur l'axe Yaoundé-Bertoua-Ngaoundéré et carrefour vers la Centrafrique, importance qui a, dans les deux cas, entraîné leur élévation au rang de district. Ce sont donc très largement ces deux villes que décriront les caractères démographiques des arrondissements de Doumé et de Bétaré Oya.

Reste enfin le cas du Fako, où le même arrondissement réunit Victoria (29 000 habitants, préfecture, port, centre industriel et commercial, et Buéa (19 000 hab.), capitale de province - et naguère d'Etat fédéré -, ville de services administratifs et sociaux. Malgré la différence de leurs fonctions (c'est-à-dire leur complémentarité), ces deux villes ainsi jumelées ont des caractères très semblables : 111 et 112 hommes pour 100 femmes, 86% et 83% de population non-agricole... Il est certes dommage que les données du recensement ne permettent de rendre à chacune son dû d'informations, mais les traiter ainsi ensemble ne fausse pas sensiblement leurs aspects humains.

Dans les vingt-neuf arrondissements dont la population urbaine est ainsi "parasitée" par l'adjonction d'agglomérations autres que le chef-lieu, quelle est la part de celles-ci ? Elles est inférieure ou égale à 10% à Nkongsamba, Garoua Ngaoundéré, Dizangué, de 10 à 33% dans onze autres cas (dont Fouban, Dschang, Bertoua, Kousséri, Mbanga, un peu plus à Kumba et à Batouri). Cela peut être considéré comme négligeable : simplement les caractères proprement urbains de ces villes seront un peu "empâtés" par ces populations rurales qu'on leur a accolées. Cet amoindrissement relatif de la citadinité est plus grave dans les cas où l'on dépasse le tiers (Bamenda, Mololc⁽¹⁾, Tiko, Muyuka, Mélong) et

(1) Comme à Ndikiniéki, les chiffres donnés pour la ville paraissent trop faibles (3 600) pour être crédibles : on aurait dû en trouver au moins le double. L'analyse minutieuse des documents de base ne fournit aucune explication.

et surtout plus de la moitié (1) : à Mbengwi, ce n'est pas trop gênant, car la préfecture de la Momo n'est guère moins rurale que le gros village de Ngwa (3 800 habitants). Le cas de Loum est plus grave, car la ville elle-même - centre administratif, centre commercial, gare, carrefour routier... - ne représente que 46% des 53 000 "urbains" de son arrondissement. Nous avons vu que le reste provient de Nyombé, Penja et Loum-Chantier, très grosses agglomérations de travailleurs mais non pas villes, car elles n'ont pas de fonctions urbaines (2). Celles-ci sont regroupées à Loum (qui a tout de même 59% de "population agricole"), élément central du réseau urbain du Mounjo, fermement structuré par la domination de Nkongsamba, au long de l'axe routier Doual-Ouest. Dans ce cas-là, la perturbation des données démographiques sera importante, mais les parentés entre Loum et ses voisines - mêmes populations surtout masculines, surtout immigrées, surtout occupées par les diverses facettes de l'économie de plantation - rendent néanmoins cette distorsion tolérable.

A Fundong, dans la Menchum, nous assistons à un véritable éclatement de la notion de population urbaine : celle-ci (20 400 personnes) est en fait le regroupement d'une série d'unités - elles sont si lâches que l'on a peine à parler d'"agglomérations" - dont aucune ne mérite le nom de ville, pas plus Fundong même (3 500 hab., soit 17% du total), récent et médiocre chef-lieu, que Njinikom, Belo ou Anyajua... Aucune ne compte plus de 94 ou 95 hommes pour 100 femmes, aucune plus 30% de population non-agricole (hormis Fundong : 39%). Le contraste entre l'absence de facteurs permettant de parler de villes et l'importance de la population prétendue ici "urbaine" nous oblige à l'éliminer définitivement du jeu. Nous ferons de même pour Isangele, dans les marais du Ndián, où il n'y a pas non plus d'agglomération digne de ce nom, mais seulement une série de villages de pêcheurs nigériens : 261 hommes pour 100 femmes, 49% d'immigrés (dont les 9/10^e venant de l'étranger), 6 500 pêcheurs sur 7 700 actifs (soit 85%) et encore 600 autres travaillant dans le reste du secteur primaire ; ce ne sont point là les caractéristiques minimales d'une population urbaine...

(1) Ces cas où le chef-lieu représente moins de 66% de la population urbaine de son arrondissement seront désormais signalés par l'usage de guillemets.

(2) Ce sont en fait des "camps", urbains par le mode d'habitat et les services, ruraux par le travail. Nous y reviendrons plus loin.

Toutes ces précautions une fois passées, nous pouvons aborder l'analyse des "populations urbaines" décrites par le recensement de 1976. Sur 132 arrondissements (1), 38 n'ont pas 2000 personnes vivant dans les villes; ceux de Fundong et Issangele étant rejetés dans les ténèbres de la ruralité, il en reste donc 92 à disposer d'un minimum de "population urbaine", entendue au sens le plus large possible.

Deux arrondissements dépassent 250.000 habitants urbains (Douala et Yaoundé bien sûr), quatre les 60.000 (Nkongsamba, Maroua, "Bamenda", Garoua), trois les 50.000 (Bafoussam, Kumba, "Loum"), trois les 35.000 ("Victoria-Buéa", Ngaoundéré, Foumban). Tous les autres en comptent moins de 25.000.

Sur les 2 005,200 personnes que la synthèse du recensement classe comme urbaines, nous en retenons donc 1933600 (soit 96,4 %) qui se répartissent ainsi :

Population urbaine de plus de	Nombre	Total	Proportion
250 000 hab.	2	686 900	35,5 %
30 000	10	554 500	28,7 %
20.000	6	133 400	6,9 %
15.000	8	139.000	7,2 %
10.000	12	150.900	7,8 %
5.000	24	175.900	9,1 %
2.000	30	93.000	4,8 %
	92	1.933.600	100 %

(1) On l'a dit: Douala et Yaoundé comptent ici comme des entités uniques.

Quelle part de ces presque deux millions de personnes est vraiment urbaine ? Les caractères démographiques propres aux villes permettent de le déterminer.

Une ville digne de ce nom, en effet, se caractérise par :

1) Une population à dominante masculine, notion que nous avons déjà utilisée : l'immigration est avant tout le fait des jeunes hommes, qui affluent d'autant plus nombreux que la ville est attraction, et qui ne feront venir du village une épouse (beaucoup plus jeune) qu'une fois établis dans la vie. D'où un excédent de femmes dans la tranche de 15 à 20 ans, un excédent d'hommes au-dessus; le rapport global s'établissant en général, pour les grandes cités africaines (1), entre 110 et 120 (2) hommes pour 100 femmes (tous âges confondus), parfois davantage (140, 150 et au-delà) pour de petits centres en croissance très rapide, qui "mûriront" ensuite avec l'arrivée en masse des femmes. Un rapport de masculinité inférieur à 100 est presque toujours le signe d'une ville (ou d'une région) relativement stagnante, dont les forces vives ont tendance à partir.

2) Une population largement immigrée : le croît naturel urbain (de 2,5 à 4 % par an) est incapable de fournir aux plus dynamiques des rythmes de croissance annuelle qui atteignent 6, 8, 10 %. Si les enfants sont souvent nés sur place, les adultes viennent d'ailleurs, des campagnes ou d'autres cités. Nous retiendrons donc le pourcentage de citadins qui ont changé de résidence, qui ont déclaré au recensement venir d'un autre arrondissement (3).

3) Une mesure objective et non plus relative de cette force d'attraction des villes sera donnée par le nombre de départements qui ont envoyé un certain nombre de migrant vers celles-ci (que ce département fût celui de leur naissance ou une simple résidence antérieure), car ce n'est pas la même chose que de recevoir beaucoup de monde de la région voisine ou d'avoir

(1) Lomé fait exception, avec un taux de 92 (en 1970), qui s'explique par l'importance de l'exode des hommes vers le Ghana et surtout par la remarquable autonomie migratoire des femmes, aussi importante que leur puissance économique.

(2) 123 à Abidjan en 1975.

(3) Les migrations à l'intérieur d'un même arrondissement ne sont donc pas comptées; pour Doula et Yaoundé, sont incluses les migrations entre arrondissements urbains.

un échantillonnage de tout le pays. Pour être là encore aussi extensifs que possible, nous descendrons ce seuil à 50 immigrants. Les pays étrangers seront considérés d'un seul bloc, en quelque sorte comme un quarante-et-unième département.

4) Une population urbaine se définit aussi par une activité différente de celle des campagnes, même si un certain nombre de citadins (et encore plus de citadines, officiellement ou non) se consacrent à l'agriculture inter ou péri-urbaine. Que les fonctions des villes soient à dominante administrative, commerciale ou industrielle, elles peuvent toutes se mesurer en pourcentage de population active non agricole (1).

5) Il faut enfin mesurer l'ampleur de cette dernière, car il y a une différence de nature entre le petit bourg qui compte quelques dizaines ou quelques centaines de fonctionnaires et de boutiquiers (et peu de paysans, parce qu'ils vivent dans les alentours) et la grande cité qui aligne des milliers d'ouvriers, d'artisans, de commerçants ... Nous prendrons donc en considération le nombre absolu d'actifs non agricoles.

Nous avons donc cinq critères, un de structure démographique, deux se rapportant directement aux faits migratoires et deux à l'activité urbaine, trois d'entre eux étant des valeurs relatives et deux des chiffres absolus.

Prenons l'exemple des deux capitales camerounaises.

	Douala	Yaoundé
Rapport de masculinité	114,2	114,2
- Pourcentage d'immigrants	61,4 %	54,5 %
- Nombre de départements producteurs de plus de 50 migrants	41	40 (2)
- Pourcentage d'actifs non agricoles	96,9 %	98,1 %
- Nombre d'actifs non agricoles	94900	70600

(1) La pêche est ici comprise dans les "activités agricoles".

(2) Y compris les pays étranger (12400 immigrants à Douala et 9300 à Yaoundé). Seul le Ndian envoie moins de 50 migrants à Yaoundé (43). "Douala" est ici la population urbaine du Wouri, à l'exclusion des 13600 habitants du Wouri rural, (eux-mêmes immigrés à 58 %, de seize départements différents).

On voit, les deux villes ont des caractères remarquablement semblables, hormis la force de travail de Douala, supérieure de 25 000 actifs à celle de Yaoundé, et un pouvoir attractif légèrement supérieur pour la métropole côtière, ce qui est normal vu le rapport des tailles : 400.000 contre 300.000 habitants.

Testons nos critères sur d'autres échantillons, dans les diverses catégories de taille :

	Rapport de masculinité	% immigrants	départements fournisseurs	% actifs non agricoles	nombre d'actifs non agricole
Ikongsamba	113	51 %	30	56 %	9.000
Maroua	108	47 %	29	73 %	11.300
Maroua	98,5	35 %	15	64 %	9.000
Mafoussam	109	46 %	29	71 %	9.000
Moumou	94	16 %	18	51 %	2.100
Loum	105	59 %	21	25 %	4.200
Victoria-Boua	111	47 %	21	86 %	9.800
Yaoundé	106	47,5 %	27	80 %	4.500
Balmayo	115	55,5 %	25	87 %	4.000
Bolowa	105	37 %	23	88 %	3.200
Bertoua	106	52 %	28	69 %	3.100
Buidou	93	23,5 %	7	38 %	1.800
Boum	93	17 %	10	49 %	1.400
Ngamélima	112	49 %	25	76 %	2.500
Ngoua	107	32,5 %	9	47 %	1.900
Nibati	101	16 %	5	48 %	700
Bandjock	177	83,5 %	21	83 %	3.700
Bong Mbang	112	57 %	20	81 %	1.100
Okadouma	100	30 %	9	41 %	700
Yaoundé	106	49,5 %	5	85 %	450
Gambé	93	34,5 %	5	27 %	200

(voir tableau complet en annexe).

Première constatation, les valeurs sont ici bien moindres que celles des deux capitales, même si parfois l'une ou l'autre d'entre elles s'en approche. Les deux métropoles paraissent d'une qualité de "citadinité" très supérieure à celle des villes ^{plus} petites. Deuxième fait frappant : la diversité des situations, qui peuvent opposer brutalement des centres urbains de même taille, dans la même région.

Ainsi, dans la catégorie des grandes villes, voit-on diverger Garoua et Maroua, ou bien Bafoussam et Foumban. Deux ont rapport de masculinité positif, proportion d'immigrants élevée (provenant des trois quarts de pays), nombre d'actifs secondaires ou tertiaires massif; les deux autres ont l'inverse l'inverse, avec pour Maroua une aire d'attraction plus réduite, pour Foumban une importance des migrants moindre. Alors que le tandon "Victoria-Buea" affiche des caractères résolument urbains (et, vraisemblablement, peu différents de l'une à l'autre si l'on avait pu les distinguer), le conglomérat "urbain" de l'arrondissement de Loum présente des caractères paradoxaux - forte masculinité, très forte immigration, activité essentiellement rurale (mais ses 4200 actifs non agricoles sont la douzième concentration de force de travail de pays) - qui s'explique par ses fonctions de centre de service et d'habitat pour la main d'œuvre des plantations, ainsi que nous l'avons dit.

Parmi les villes moyennes, par exemple, Edéa ou Mbalmayo, à la citadinité vigoureuse, s'opposent à Ebolowa ou Bertoua, aux valeurs moyennes (l'une pêchant par le pouvoir d'attraction, l'autre par la ruralité de la force de travail) et surtout à Guider ou Wum, aux caractères en fait peu urbains : notablement plus de femmes que d'hommes, une attraction dérisoire, une population active à majorité rurale...

On peut de même s'amuser à opposer deux à deux les petites villes : Sangmélima, Abong Mbang ou la minuscule (mais vraiment urbaine : son paysage le prouve) Saa ont une population spécifiquement urbaine, Yagoua, Yokadouma ou Ngambé bien moins. Quant à Mbandjock, dont la population active (qui travaille essentiellement dans les plantations de canne à sucre) a été comptée comme non agricole, ses caractères sont typiquement ceux des camps de plantations, que l'on retrouve de même ailleurs : à Mundemba, à

Ekondo Titi, à Dizangué pour celles ~~créées~~ par une entreprise unique, à Loum, Penja, Nyombé, Mbanga dans les zones de plantations familiales. On y trouve chaque fois la même forte main d'oeuvre masculine venue de loin, mais elle a été classée tantôt comme agricole (à Dizangué, à Ekondo Titi,...), tantôt comme industrielle (à Mundemba, à Mbandjock), ce qui va, pour nous, masquer l'unité profonde de ce qui est camp de plantation, chantier forestier ou cité minière - est - en réalité un troisième mode d'habitat, ni rural, ni urbain (1).

Comment comparer entre eux ces critères, et établir avec eux une typologie significative pour les villes ? Le plus simple est de leur attribuer des coefficients qu'on additionnera ensuite. Ceux-ci ont été élaborés empiriquement, mais les tâtonnements successifs ont montré que les graduer autrement modifiait l'ampleur des écarts, mais non leur nature, la pente des courbes, mais non leur forme. Discutables comme tous les critères élaborés pour s'adapter à une situation concrète, ceux-ci ont l'avantage de la simplicité, de lecture comme d'élaboration.

Nous avons choisi d'échelonner chacun d'eux de 0 à 10 points, le total d'une ville qui aurait le maximum de ~~caractères~~ urbains culminant à 50, tandis que les agglomérations qui resteront au 0 ne méritent pas le nom de ville. Afin d'avoir les écarts les plus grands (et donc les plus parlants) possible, le point de départ - 1 - a été fixé très bas : 98 hommes pour 100 femmes, 20 % de population immigrée, de 2 à 5 départements fournisseurs, 45 % de population active non agricole, au moins 500 actifs secondaires ou tertiaires. Le maximum - 10 - correspond à (au moins) 116 H/100 F, 65 % d'immigrés, de 38 départements différents, 90 % d'actifs non-agricoles qui représentent plus de 50.000 travailleurs. L'ouverture de l'échelle est donc très large.

(1) La plus grande spécificité étant l'instabilité de la population, qui vient pour gagner de l'argent et repartir avec, n'en dépendant sur place (en consommation ou en investissement) que le strict minimum. Tout est donc directement induit par l'activité motrice (mine, plantation...), pratiquement sans aucun effet d'auto-entraînement.

Tableau des valeurs :

Points	H/100F	% immig.	Nombre depart.	% actifs non agricoles	Nombre actifs actifs non-a.
10	116	65 %	38 - 41	90 %	50.000
9	114	60 %	34 - 37	85 %	20.000
8	112	55 %	30 - 33	80 %	10.000
7	110	50 %	26 - 29	75 %	8.000
6	108	45 %	22 - 25	70 %	6.000
5	106	40 %	18 - 21	65 %	4.000
4	104	35 %	14 - 17	60 %	3.000
3	102	30 %	10 - 13	55 %	2.000
2	100	25 %	6 - 9	50 %	1.000
1	98	20 %	2 - 5	45 %	500

Douala se voit attribuer 48 points et Yaoundé 46 : l'une et l'autre n'ont que 9 en "sex ratio", la première 9 et la seconde 7 en proportion d'immigrants (domaine où seule Mbandjock, avec seulement 16,4 % de natifs, atteint le 10). Nkongsamba et Garoua totalisent 33 points chacune, et Bafoussam 32, "Victoria-Buea" 34, "boom" 24, Edéa 31, Mbalmayo 37 (puissance de son immigration, minceur de son activité agricole), Sangmélina et Abong Mbang 30, Mbandjock 37 (spécificité de la population des "camps"). Maroua n'a que 20 et Foumban 10 - les plus faibles scores parmi les grandes villes : ces vieilles cités traditionnelles n'ont guère été bousculées par le monde moderne; Bertoua, 28, Ebolowa, 27, représentent la moyenne, où les rejoint la petite Saa (21); Yagoua (13) est nettement moins "urbaine"; Yokadouma (7), Wum (6), Guider (5), Ngambé (4) atteignent la limite inférieure de la notion de ville, dont la délimitation ne peut être - là encore - qu'affaire de choix personnel.

Observons que les centres dont nous avons mis en doute le caractère urbain se retrouvent avec des scores très bas : 4 points seulement à "Fundong" et 2 à "Fontem" (n'ayons donc plus désormais de scrupules à les rayer de la liste des villes), 4 à "Tcholliré", 1 à "Tignère" (tout comme à Mindif, company, Bangou, Bana...). "Mbengwi" ou "Ndikiniméki" surnagent à peine avec 8 et 7 points; Garoua Boulay relève "Bétaré Oya" jusqu'à 11 et Dimako "Doumé" jusqu'à 17. Baré abaisse "Mélong" à 18. Par contre "Muyuka"

(22), "Loum" (24), "Banonda" (27), paraissent n'avoir vu leurs caractères qu'atténués par les bourgs et villages qui les empâtent, tandis que "Tiko" (32) n'a pas souffert du jumelage avec le centre de services qu'est M'etengoro. La valeur de 3, enfin, attribuée à Mokolo, contribue à nous faire douter de la validité des chiffres donnés pour cette ville - car c'en est bien une...

Y a-t-il corrélation entre la taille d'une ville et ses caractères urbains ? Si cela est évident pour les grandes villes, la chose l'est beaucoup moins pour les moyennes et les petites. L'avantage de notre "indice de citadinité" est de pouvoir se croiser facilement avec le volume des populations urbaines, comme le montre le tableau ci-contre.

X

X X

On y voit incontestablement un glissement général qui conduit, le long de l'échelle des tailles, des agglomérations plus urbaines aux plus rurales. Déjà parmi les grandes villes, certaines "décrochent": Maroua et surtout Foumban, puis Bafang, Mbanga. Les moyennes occupent le centre du tableau, des valeurs les plus fortes (Mbalmayo, Tiko, Edéa) à de très faibles (Méganga, Wum, Guider, Kéfé, Banyo, à peine urbaines malgré leur forte taille et leurs fonctions administratives). Avec les petites villes, le déplacement vers le bord du tableau s'accroît : seule Abong Mbang, Mundemba et surtout Mbandjock s'accrochent aux valeurs fortes; certaines unités franchissent la barre des 5 points, que nous pouvons établir comme seuil de "citadinité minimale": Bogo, Bazou, Tonga, Mokolo (?) et ces fausses agglomérations que sont Tignère - Kontcha et Tcholliré - Touboro. Les très petites cités, hormis "Doumé-Dimako", Ndop, Poli, qui restent aux valeurs moyennes, et surtout Ambam et Saa qui les dépassent, sont toutes blotties dans l'angle des valeurs les plus basses. Plus du tiers d'entre elles, toutes pourtant sous-préfectures, ne peuvent prétendre au qualificatif de ville : Mindif, Makary, Kar Hay dans le Nord (chacune à proximité d'une "vraie" ville qui les domine), Bana, Bangou, Company (petits postes

INDICES DE "CITADINITE"

Population supérieure à	+ de 30	25 - 30	20 - 24	15 - 19	10 - 14	5 - 9	0 - 4
250 000	Douala Yaoundé						
60 000	Nkongsamba Garoua	"Bamenda"	Maroua				
50 000	Bafoussam Kumba	"Loum"					
40 000	"Victoria-B."						
30 000		Ngaoundéré			Foumban		
20 000	Mbalmayo "Tiko" Edéa	Dschang			Bafang Mbanga		
15 000		Ebolowa Bertoua		Bafia "Mélong"	Batouri	Méiganga Wum Guider	
10 000		Mbouda Sangmélima Kribi	Kousséri "Muyuka"		Yagoua Kumbo Kékem Manjo "Bétaré Oya"	Kaélé Banyo	
7 500	Mbandjock		Manfé Akonolinga	Obala Eséka Dizangué	Foumbot Tombel	Tibati Bangangté "Ndiki:(?)	
5 000		Abong Mbang Mundemba			Nkambé Nanga Eb.	"Mbengwi" Yokadouma	"Tcholliré" Bogo Tonga Bazou "Tignère" Mokolo (?) (Fontem)
3 500			Ambam	"Douné" Ndop	Mora	Ekondo T. Ayos	Mindif Batibo
2 500			Saa	Poli	Makak Bansoa Bandjoun	Ntui Bamendjou Yabassi	Ngambé Bangou Makary Bana Company
2 000					Yoko Dibombari	Nguti Bot-makak Ndom	Bangem Jakiri Ndélélé Kar. Hav
(Exclues : Fundong, Isangele)							

administratifs du pays bamiléké, qui n'ont pas réussi à germer, tandis que Bansa ou Bandjoun ont un minimum de consistance), Batibo et Jakini dans le Nord-Ouest (gros marchés, mais non villes), Bangem dans le Sud-Ouest, Ngambé en pays bassa, Ndélélé dans l'extrême Est, toutes trois caractérisées par l'enclavement, l'isolement profond...

Dix - huit "populations urbaines" (Fontem comprise) n'appartiennent donc pas au monde citadin, soit 76.300 personnes (3,9 % de ce que nous avons conservé sous cette appellation). Restent donc 74 "villes" (ou groupes de villes), regroupant 1.857.300 habitants : 26,04 % de la population camerounaise recensée (1).

Indice de citadinité	! Nombre de populations	! totale	! %
	! "population		
	! urbaines"		
très fort	! 11	! 1.061.100	! 57,2 % (soit 15 % de la population camerounaise).
fort	! 11	! 260.300	! 14,0 %
moyen	! 7	! 112.200	! 6,0 %
faible	! 8	! 72.700	! 3,9 %
assez faible	! 19	! 209.700	! 11,3 %
très faible	! 18	! 141.300	! 7,6 %
	!	!	!
Total	! 74	! 1.933.600	! 100 %
	!	!	!

Avec ces chiffres, qui ne sont qu'un outil de travail, chacun peut élaborer les typologies qui lui sont nécessaires, faire varier les seuils des tableaux, nuancer les catégories selon les buts visés. La représentation cartographique des résultats met en lumière la diversité régionale, ou même locale, des taux d'urbanisation, des dynamismes urbains... Mais c'est là une autre réflexion qui s'annonce.

(1) Chiffres bruts; nous n'avons jamais utilisé ici les indices de correction affectés aux résultats définitifs.

CRITERES DEMOGRAPHIQUES DES CARACTERES URBAINS

Population urbaine par arrondissement	Nombre d'habitants	Rapport de masculinité	% d'immi-grants	Nombre de départe-ments fournis-seurs	% actifs non-agricoles	Nombre d'actifs non-agricoles	Indice de cita-dinité
Douala	395 800	114,2	61,4%	41	97%	94 900	48
Yaoundé	291 100	114,2	54,5%	40	98%	70 600	46
Nkongsamba	74 100	113,2	50,8%	30	56%	9 000	30
Garoua	74 700	108,2	46,8%	29	73%	11 300	33
Maroua	62 700	98,5	35,1%	15	64%	9 200	20
"Bamenda"	62 700	104,6	30,2%	21	78%	11 600	27
Bafoussam	58 100	109,2	46,3%	29	71%	9 000	32
Kumba	54 600	113,3	47,4%	21	81%	10 400	35
"Loum"	53 400	105,4	59,3%	26	25%	4 200	24
"Victoria-Buéa"	48 200	111,4	46,8%	21	86%	9 800	34
Ngaoundéré	39 200	104,6	29,9%	26	79%	6 300	26
Foumban	36 800	93,9	15,9%	18	51%	2 100	10
Bafang	24 900	115,2	36,8%	17	48%	2 800	13
Edéa	23 800	106,0	47,6%	27	80%	4 500	31
"Tiko"	21 800	114,0	45,7%	15	82%	4 100	32
Mbanga	21 600	99,6	46,9%	19	27%	1 700	14
Dschang	20 700	123,9	31,1%	19	64%	2 900	25
Mbalmayo	20 600	115,2	55,4%	25	87%	4 000	37
Guider	19 600	93,5	23,4%	7	38%	1 800	5
Bafia	18 000	101,5	40,1%	23	56%	2 600	19
Méïganga	17 900	97,6	34,4%	9	46%	2 100	9
Bertoua	17 200	106,1	51,9%	28	69%	3 100	28
Batouri	17 100	100,1	29,2%	18	37%	2 300	12
Ebolowa	17 000	104,9	37,1%	23	88%	3 200	27
"Méloung"	16 900	105,5	58,0%	17	21%	1 000	18
Wum	15 300	93,3	16,7%	10	49%	1 400	9

N.B. Les arrondissements entre guillemets sont ceux où la population du chef-lieu fait moins de 66% du total.

Pop. urb. arrond.	Hab.	Tx mascu.	% d'immig.	Dept. fourniss.	% non agr.	Actifs non agr.	Indice
Manjo	14 400	99,8	50,2%	14	40%	900	13
Mbouda	14 100	127,8	45,7%	14	64%	2 600	14
Sangmélina	13 900	112,6	49,1%	25	76%	2 500	25
Yagoua	13 700	107,4	32,4%	9	47%	1 900	13
"Muyuka"	13 700	112,3	42,6%	13	61%	1 600	22
Kousséri	13 600	105,5	45,0%	9	72%	2 400	21
Banyo	12 700	100,7	11,7%	8	41%	1 100	6
Kumbo	11 800	99,9	22,2%	8	60%	1 900	10
"Bétaré Oya"	11 300	100,1	42,6%	9	31%	1 300	11
Kaélé	11 000	97,6	24,9%	9	51%	1 000	9
Kribi	10 500	104,9	51,3%	17	90%	2 200	28
Kékem	10 200	94,6	51,1%	11	12%	450	10
Bangangté	9 800	94,9	29,6%	11	51%	1 100	9
Eséka	9 700	92,6	58,0%	16	64%	1 600	18
Foumbot	9 200	99,1	39,9%	11	57%	1 000	13
"Ndikinireki" (?)	9 000	97,5	36,2%	11	17%	450	7
Tibati	8 900	101,4	16,2%	5	48%	700	5
Mamfé	8 500	112,2	32,2%	9	68%	1 700	20
Tombel	8 400	100,0	48,8%	16	37%	900	13
Dizangué	8 400	105,3	35,0%	12	12%	300	15
Mbandjock	8 300	176,7	83,6%	21	83%	3 700	37
Obala	7 600	96,1	47,0%	19	50%	1 300	15
Akonolinga	7 500	106,3	39,6%	15	73%	1 200	21
Bogo	7 400	84,8	22,6%	4	38%	600	3
"Tcholliré"	7 200	95,7	25,5%	4	20%	500	4
"Mbengwi"	7 000	90,4	31,4%	8	53%	700	8
Tonga	7 000	86,7	26,9%	7	13%	250	4
Nkambé	6 400	100,0	20,0%	6	71%	900	12
Abong Mbang (Fontem)	6 400	111,8	56,9%	20	81%	1 100	30
(Fontem)	5 900	98,2	6,3%	3	32%	150	2
Yokadouma	5 800	100,0	29,9%	9	41%	700	7
Nanga Eboko	5 800	95,7	43,1%	17	54%	900	12
Bazou	5 700	80,8	19,8%	4	17%	250	1
Mokolo (?)	5 400	88,1	19,0%	6	38%	500	3
"Tignère"	5 400	84,7	13,2%	3	42%	450	1
Mudemba	5 200	138,3	50,0%	9	85%	1 600	30

Pop. urb. arrond.	Hab.	Tx mascul.	% immig.	Dept. four- nisseurs	% non agr.	Actifs non agr.	Indice
"Doumé"	4 900	96,2	50,9%	12	67%	1 000	17
Ekondo Titi	4 700	104,0	39,6%	7	37%	600	7
Ndop	4 700	106,1	45,7%	9	54%	800	16
Mindif	4 600	82,9	12,4%	2	23%	300	1
Batibo	4 000	98,7	19,9%	6	40%	400	3
Mora	4 000	104,7	15,7%	5	69%	600	11
Ayos	3 800	92,1	38,6%	6	45%	450	7
Ambam	3 700	103,4	56,6%	11	71%	150	20
Makak	3 400	114,8	38,1%	5	39%	350	14
Company	3 400	80,9	16,2%	3	17%	150	1
Yabassi	3 300	102,8	29,0%	4	29%	350	6
Bansoa	3 300	109,9	39,7%	6	52%	300	14
Bangou	3 300	77,9	16,4%	6	27%	250	1
Makary	3 200	101,1	9,1%	1	42%	200	2
Bandjoun	3 000	90,3	41,0%	6	69%	400	12
Bamendjou	2 900	80,5	27,6%	5	67%	200	8
Ngambé	2 800	92,8	34,4%	3	27%	200	4
Ntui	2 700	96,1	48,4%	4	29%	300	7
Saa	2 500	106,4	49,4%	5	85%	450	21
Poli	2 500	113,2	30,0%	2	58%	250	15
Bana	2 500	69,3	18,7%	3	18%	100	1
Ndom	2 400	97,6	36,8%	4	24%	150	5
Nguti	2 400	102,6	42,9%	4	44%	250	9
Yoko	2 300	112,2	32,6%	4	25%	100	12
Jakiri	2 300	95,3	33,7%	3	36%	300	4
Ndélélé	2 200	92,5	31,5%	4	12%	100	4
Dibombari	2 100	98,1	52,0%	6	26%	150	10
Botmakak	2 100	96,6	42,0%	4	29%	200	6
Kar Hay	2 000	85,7	25,0%	3	18%	100	3
Bangem	2 000	97,9	31,7%	3	43%	200	4

POPULATION DES AGGLOMERATIONS URBAINES

Selon les "zones de dénombrement"

(et rapport de masculinité)

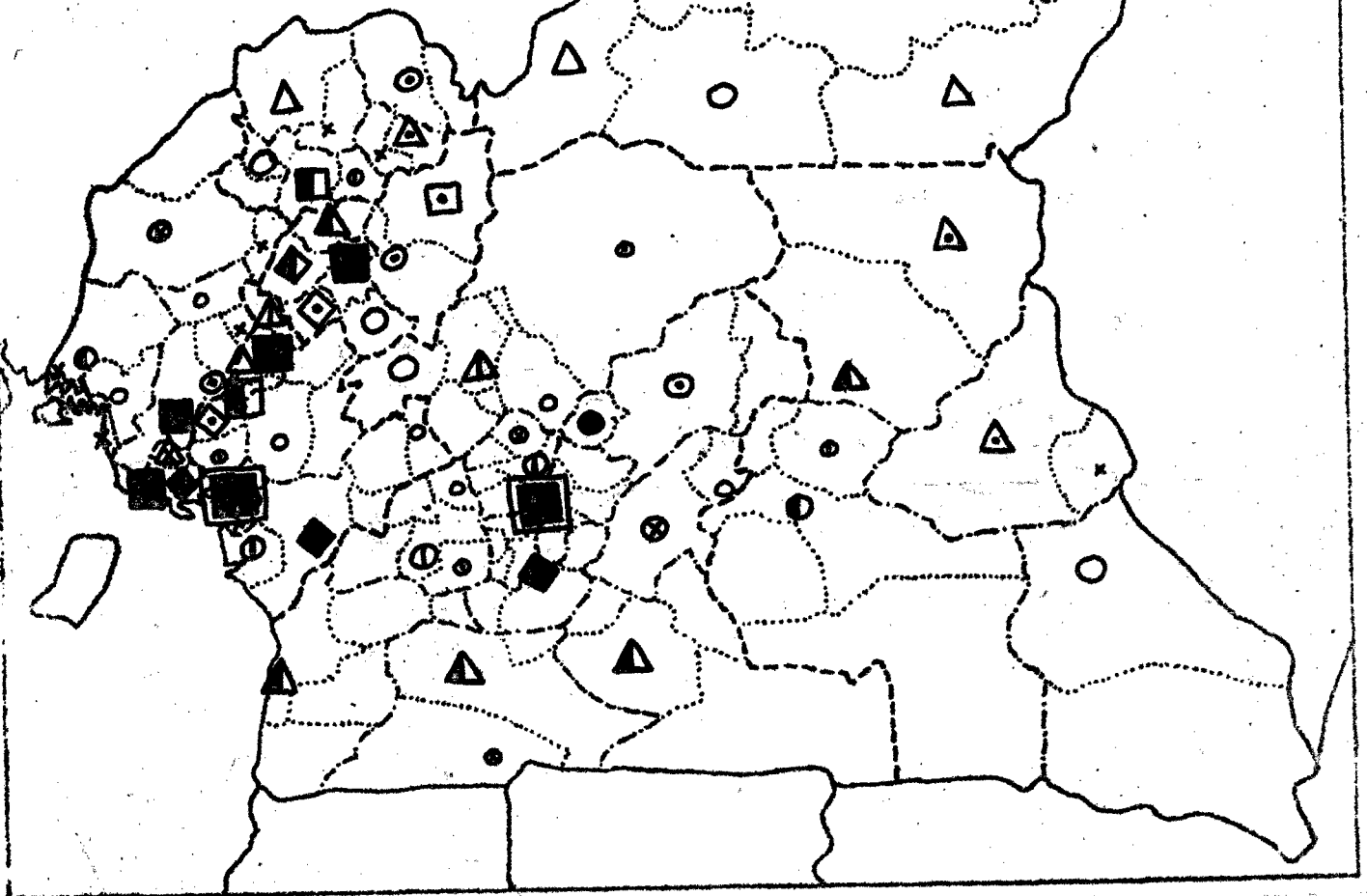
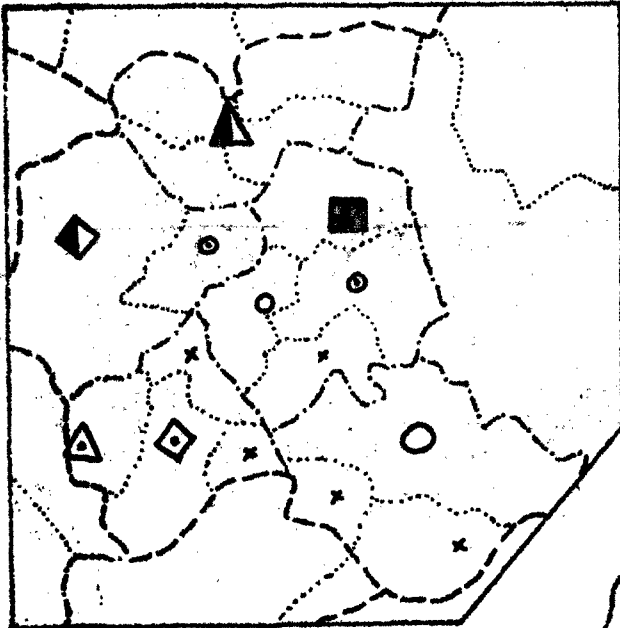
Douala	395 800 (114H/100F)	Guider	17 400 (93)	Bangangté	9 850 (95)
Yaoundé	291 100 (114)	Ebolowa	17 050 (105)	Eséka	9 650 (93)
		Méïganga	15 950 (97)	Foumbot	9 250 (99)
Nkongsamba	66 550 (112)	Wum	15 300 (93)	Tibati	8 900 (101)
Maroua	62 700 (99)			Mamfé	8 500 (112)
Garoua	59 650 (109)	Manjo	14 400 (100)	Tombel	8 400 (100)
Bafoussam	58 100 (109)	Mbouda	14 100 (127)	Mbandjock	8 300 (177)
		Bertoua	14 000 (106)	Garoua Boulay	7 950 (102)
Bamenda	41 750 (105)	Sangmélima	13 850 (112)	Dizangué	7 700 (106)
Kumba	41 250 (116)	Tiko	13 850 (111)	Muyuka	7 650 (124)
Ngaoundéré	36 800 (106)	Yagoua	13 000 (107)	Obala	7 600 (95)
Foumban	31 700 (93)	Penja	12 400 (109)		
Victoria	29 100 (111)	Batouri	11 850 (101)	Babanki Tungo	7 200 (105)
		Kumbo	11 750 (100)	Akonolinga	7 100 (107)
Bafang	24 900 (99)	Kousséri	11 650 (108)	Bamusso	7 000 (174)
Loum	24 600 (103)	Nyombé	11 350 (109)	Mutengene	6 450 (122)
Edéa	23 800 (106)	Kaélé	11 050 (98)	Nkambe	6 350 (100)
Mbalmayo	20 650 (115)	Kribi	10 550 (105)	Abong Mbang	6 250 (112)
		Banyo	10 300 (103)	Bali	5 850 (120)
Buéa	19 050 (112)	Kékem	10 150 (95)	Yokadouma	5 800 (100)
Mbanga	19 050 (99)	Mélong	10 100 (111)	Nanga Eboko	5 800 (96)
Bafia	18 000 (102)			Pittoa	5 000 (100)
Dschang	17 700 (126)				

INDICES DE "CITADINITE"

- > 30
 - ⊙ 25-30
 - ⊗ 20-24
 - ⊕ 15-19
 - ⊙ 10-14
 - 5-9
- x unités non citadines

Taille de la
"population urbaine"
de l'arrondissement

- ◻ ≥ 250 000 hab.
- ◻ ≥ 30 000
- ◊ ≥ 20 000
- △ ≥ 10 000
- ≥ 5 000
- ≥ 2 000



TAILLE DES VILLES

(stricto sensu)

